

FRANÇOIS COPPÉE

(Voir gravure)

vôcu, et qu'il tentât de convaincre soit Mélati, soit les Gailhae, soit même les juges d'un tribunal. La preuve manquant, tout son échafaudage s'écroule rait... Mélati de Marolles resterait miss Vebson.

Les travestissements ne coûtaient guère à Damien. Rue Mouffetard il en possédait un joli assortiment. Il s'y rendit avant de faire ce qu'il appelait "une reconnaissance" dans la chambre de Rameau d'Or. Ce fut le major qui entra dans la maison de la rue Mouffetard, d'où Mélati avait été si bravement enlevé; et ce fut un commissionnaire qui en sortit, vêtu de velours bleu foncé, à côtes, la médaille accrochée à la veste, une casquette semblable sur une chevelure roussâtre.

Dans ce quartier populeux, on prête peu d'attention à ce qui se passe chez les voisins. Chacun travaille pour soi, peine, besogne, et pâlité. Du reste, le mouvement des allées et venues était trop grand dans cette ruche ouvrière pour qu'il devint aisé de les suivre. Le commissionnaire, portant allègrement son crochet, quitta la mai-on suspecte, puis lentement, en homme que rien ne presse, il monta vers la rue Maubeuge.

La maison habitée par Dervaux était très vaste. Mme Verdas occupait le matin à faire le ménage de quelques jeunes gens; de plus, elle soignait de concert avec Rameau d'Or le petit appartement jadis occupé par Mélati. Au moment où le commissionnaire passa devant la loge, Mme Verdas ne s'y trouvait point. Il monta tranquillement puis, avisant une bonne qui descendait :

—Le petit Rameau d'Or, s'il vous plaît ?

—La troisième porte à gauche, dans le couloir.

—Merci, la jolie fille.

La cuisinière sourit et salua d'un signe de tête.

Il continua de monter, entra dans le couloir, compta les portes et reconnut tout de suite celle du fiancé de Colette. Il avait pris un jour fantaisie à Mélati d'y peindre, en façon d'armes parlantes, une branche d'orange toute couverte de fruits.

Fouillant alors dans sa poche, le commissionnaire, après s'être assuré qu'il était bien seul, en tira un trousseau de clefs et de rossignols, et procédant tranquillement, il en essaya plusieurs, réussit à ouvrir la porte, se glissa par l'entrebâillement, referma le battent sur lui et se trouva dans la place. Il en fit le tour, cherchant sur quel point devaient de préférence se porter ses investigations. Une petite armoire de bois blanc se trouvait près du lit, il opéra de la même façon que pour la porte, et d'abord aperçut, sur les planches, du linge des effets de drap solides et propres, au milieu desquels faisait presque tache une veste jaunâtre, fatiguée par un long usage. Enfin, dans un tiroir, il vit une cassette de chêne, fermée à clef, la souleva, entendit le tintement de pièces d'or et, pensant que les papiers s'y trouvaient, il allait se contenter de ce butin, quand une autre pensée lui t'aversa l'esprit :

—Ces tinauds de paysans, dit-il, ont toujours des pieds de bas et des cachettes, il ne s'agit pas de faire chou blanc... En prenant tout, on ne risque pas de se tromper...

Arrachant la couverture du lit, il l'étendit sur le sol et y jeta pêle-mêle tout ce qui se trouvait dans l'armoire.

En ce moment une petite ouvrière traversait le couloir. Elle aperçut la porte entr'ouverte, glissa un regard de côté et s'attendait à reconnaître madame Verdas. La vue d'un homme l'inquiéta. Sans perdre son sang-froid, elle descendit l'escalier et, voyant Mme Verdas dans l'appartement d'un des jeunes gens du quatrième étage, elle entra et dit d'un air effaré :

—Il y a un voleur dans la chambre du petit Rameau d'Or.

—Un voleur, répondit le jeune homme, descendez prévenir un sergent de ville, mon enfant; quant à vous, madame Verdas, suivez-moi et n'ayez aucune crainte, ce revolver-là garde six coups au service du malandrin.

(La suite au prochain numéro.)

Les parents de Charlotte lui ont donné une tirelire dans laquelle elle place tout son argent qu'on lui donne.

—Ce sera pour ta dot, lui dit souvent son père.

L'autre matin, ayant besoin de monnaie, le papa fait un emprunt à la tirelire. Charlotte s'en aperçoit, et, avec le plus grand sérieux :

—Tu sais, p'tit père, si tu y vas souvent comme cela, je ne me marierai jamais.

M. François Coppée est, à l'Académie française, avec M. Sully-Prudhomme, un des représentants de cette génération de jeunes hommes qui, nés vers 1840, ont aujourd'hui dépassé la quarantaine et dont on peut juger les œuvres passés tout en saluant d'espoir nouveaux les œuvres à venir. Il est Parisien, et deux fois Parisien. Parisien de naissance, Parisien de sensation et d'inspiration. Coppée a puisé dans la vie de Paris réelle—j'entends celle des laborieux et non celle des tapageurs—un sentiment rare de pitié pour les humbles, des compréhensions raffinées, des délicatesses tout à fait particulières, des mélancolies sans pessimisme, des tendresses sans affectation. Il a du Parisien aussi, du Parisien supérieur, le sens de l'art, de tous les arts, le goût des belles choses autant que l'amour des belles rimés.

Tout enfant, il a vécu dans les musées, il a feuilleté les livres aux étalages des librairies, il a grandi, aux côtés de sa sœur, tres artiste en peinture, dans l'admiration des tableaux des maîtres. Il s'est fait, après cette éducation que donne le lycée, cette instruction personnelle qu'on se forge à soi-même, plus sûrement et plus joyeusement.

Quand je dis joyeusement, j'entends que, très jeune, Coppée, déjà poète, éprouvait des joissances à s'imprégner de tout ce que Paris contient de sélections d'art et de goût.

Coppée est, avec Musset, avec Gautier, je ne parle pas d'Hugo, un des poètes qui se vendent le mieux, pour parler l'horrible langue courante des négociants de lettres (une langue que nul ne parle pas). Sully-Prudhomme a ses fidèles, ses dévots, ses admirateurs discrets et profonds qui l'adorent comme dans un temple familial; Coppée réunit au our de lui et les délicats et la foule.

C'est lui qui a le plus fait, en notre temps, pour la poésie, j'aurais dire, mais les mots jureraient ensemble, pour la popularisation de la poésie; il a, en les charmant, entraîné des prosélytes par milliers.

Où est le temps, le temps passé, où, courageusement, sans regrets, il brûlait ses vers de jeunesse? Trois mille... Où est l'heure du Reliquaire, cette minute d'amour où son volume rencontrait vingt-sept acheteurs, je crois? Où sont les débuts du *Par-nasse* ?

Mais où sont les neiges d'antan ?

François Coppée entre à l'Académie par droit de conquête, et son avènement a été une double fête : celle de la poésie, éternellement jeune, et celle d'une génération qui est la nôtre et qui, Dieu merci, garde encore et sa jeunesse et sa foi — comme aux temps où fleurissaient les lilas de ses vingt ans !

AU CONGO

(Voir gravure)

Au moment où la question du Congo est l'objet d'un congrès spécial en Europe, nous pensons que la reproduction de photographies, dessins, apportés dernièrement par le Dr Ballay, et exécutés au Congo par MM. J. de Brazza, de Chavannes, offriront un intérêt d'actualité.

*Makoko.*—D'un caractère droit et doux, source principale de son influence morale, Makoko avait eu autrefois de longs entretiens avec M. de Brazza, qui lui fit entrevoir tous les avantages de ses relations avec les blancs, et dont l'esprit clairvoyant du roi Batéké saisissait toute la portée. Ces causeries firent naître une sympathie que le temps et l'absence n'ont fait qu'affermir.

*Mpokoutaba.*—Un des chefs vassaux de Makoko. C'est un homme maigre, de taille moyenne, d'une grande vivacité de mouvements et de paroles. Comme tous les chefs vassaux de Makoko, il jouit de la prérogative de s'asseoir sur une peau de lion en présence du roi.

*Franceville.*—Première station française dans l'intérieur occidental de l'Afrique, fondée le 13 juin 1880, par M. de Brazza. Elle est située sur la rivière Passa, affluent de l'Ogôoué, à 800 kilomètres de la côte.

*Les Batékés.*—Peuple nombreux, dont une partie habite les deux rives du Congo, à Brazzaville, sous la domination de Makoko; l'autre sur le plateau élevé entre l'Ogôoué à l'Alima. Les Batékés du Congo ont des instincts guerriers et mercantiles. Ils

regardaient les étrangers d'un œil méfiant, craignant de perdre leur monopole commercial sur le Congo.

*Adjou.*—Ce chef règne sur le pays situé entre l'Ogôoué et l'Alima. Lorsque M. de Brazza commença les travaux de la route qui relie l'Ogôoué à l'Alima, Adjou se fit l'interprète de tous les intéressés, pour indiquer le tracé de la voie. Il fit, à cette occasion, preuve d'un talent diplomatique qu'on aurait admiré dans mainte chancellerie européenne.

*Poste Alima-Lékéti.*—Lorsque le Dr Ballay lança le premier bateau à vapeur français qui ait navigué sur les eaux du Congo (le 4 juin 1883), il a complété cette importante opération au confluent du Lékéti et de l'Alima. Ce point permettait de nouer de bonnes relations avec les Apfouroux de l'Alima, si hostiles autrefois à M. de Brazza, qu'ils forçaient de rebrousser chemin. Aujourd'hui, les Apfouroux sont les meilleurs amis des Français.

*Les Apfouroux.*—Les Apfouroux sont grands, maigres, bien découplés; leur figure est empreinte d'énergie, mais non de cruauté. De même que tous les peuples immigrants, envahisseurs, les Apfouroux sont plus prolifiques que les aborigènes. La femme joue dans leur existence un rôle important, comme source de richesse immédiate par son travail, et de puissance future par la propagation de la race.

*Les Fétiches.*—Inspirer une terreur superstitieuse tels sont les attributs des fétiches. C'est toujours avec le concours du féticheur que les idoles peuvent exercer une action bienfaisante. Tout ce qui vient d'un animal doit servir à communiquer les qualités qui lui sont propres. Un collier de dents de lion, des poils d'éléphant passés dans les narines, doivent rendre fort; la peau de serpent donne la souplesse; la corne d'antilope, l'agilité. Il est rare de rencontrer un incrédule parmi les nègres. Le féticheur lui-même croit à ses idoles, qui sont pour lui une source de puissance et de revenus.—Le blanc peut toucher toutes les idoles sans crainte, mais le noir, et surtout la femme noire, qui oserait commettre ce sacrilège, serait frappée de mort !

Somme toute, le fétiche est l'idéalisation de quelque chose de plus parfait que l'homme.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

La féculé de pommes de terre que chacun peut faire soi-même en râpant dans de l'eau froide la pulpe de ces tubercules, la recueillant et la faisant sécher, sert usuellement pour la préparation des cataplasmes. Si elle a l'inconvénient de moins retenir l'eau et la chaleur que la farine de lin, elle a l'avantage de ne pas rancir. Aussi, ces cataplasmes dont l'odeur est à peu près nulle, doivent être employés de préférence sur les points délicats de la peau, et particulièrement au visage.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 42.—CHARADE

L'état de mon Premier par mon Second s'efface. Volontiers, de mon Tout, chacun se débarrasse.

SOLUTIONS :

No. 3.—Le mot est : Machiavel.

No. 40.—Les mots sont : Prison et Sirop.

No. 41.

Blancs.

1 C 3e R

2 T 5e D, échec et mat.

Noirs.

1 R 6e D, forcé

ONT DEVINE :

Mlle Tite, Montréal; D. A. A. Comte, Montréal; Mlle Elizabeth Fistonnet, Montréal; P. Auger, St-Henri.

3me CARNAVAL ANNUEL

DES

AMUSEMENTS D'HIVER CANADIENS

— A —

MONTREAL, DU 26 JANVIER AU 31 1885

Des billets à prix réduits seront vendus sur toute la ligne du Grand-Tronc. Pour plus amples informations, s'adresser aux agents des différentes stations.

J. HICKSON, géant-général.